

Les aspects matériels de la littérature

De la palette à la tablette

Sylviane Tinembart

Résumé

Cette communication a pour but de retracer de manière non exhaustive comment au fil du temps les supports matériels à l'acquisition des compétences littéraires ont évolué. Le propos se veut modeste en mettant en évidence des moyens d'enseignement qui ont influencé l'apparition de nouvelles méthodes ou des évolutions didactiques jusqu'au 20^e siècle. Les changements pédagogiques dus à la généralisation de l'électronique et du numérique restent encore à historiciser même si pourtant nous pouvons d'ores et déjà percevoir certains effets sur les pratiques d'enseignement et d'apprentissage de la lecture et de l'écriture.

Mots-clés

Moyens d'enseignement – lecture – écriture – matérialité – perspective historique

⇒ Titel, Lead und Schlüsselwörter auf Deutsch am Schluss des Artikels

Auteurs

Sylviane Tinembart, Haute école pédagogique Vaud, Avenue de Cour 33, 1014 Lausanne,
sylviane.tinembart@hepl.ch

Les aspects matériels de la littérature

De la palette à la tablette

Sylviane Tinembart

En guise d'introduction

Acquérir et enseigner la capacité à comprendre et à utiliser une information écrite dans la vie quotidienne remonte à l'origine de l'histoire de l'enseignement et de l'éducation. Pour les sociétés antiques comme pour les plus récentes, l'enseignement est aussi essentiel que la justice. En effet, tous deux sont des nécessités sociales qui occupent des fonctions indispensables pour mettre en relation les individus à leur pouvoir politique. Qu'il s'agisse de raisons économiques, administratives, sociales, militaires ou commerciales, les besoins de contacts, d'informations et ceux de communiquer ne datent donc pas d'hier.

Si l'enseignement a revêtu au fil du temps des formes variées au niveau organisationnel dues aux régimes politiques et administratifs en place, à l'implication religieuse ou laïque, à l'intervention privée ou étatique, etc., il n'en demeure pas moins que les premières aptitudes à être enseignées furent celles de la lecture puis celles de l'écriture. Les hommes et les femmes qui firent de l'enseignement leur profession eurent de tous temps à cœur de trouver des moyens ou des supports pour faciliter le décodage de l'information et l'enseigner à leurs élèves.

Le but de cette contribution est de remonter le fil du temps et de présenter de manière non exhaustive quelques supports matériels utilisés dans l'enseignement pour soutenir les apprenant·e·s¹ dans leurs acquisitions et l'exercice des compétences communicationnelles à mettre en œuvre dans diverses situations. En parallèle, nous marquerons un intérêt particulier aux effets que ces multiples supports ont pu avoir sur les méthodes d'enseignement et d'apprentissage. Il ne s'agira pas de retracer de manière continue les évolutions, mais avant tout d'effectuer certains pointages et de se concentrer finalement sur les périodes plus récentes alors même que l'instruction publique se met en place, massifie l'enseignement et généralise l'alphabetisation.

Au risque qu'elle soit considérée comme une lapalissade, nous faisons néanmoins l'hypothèse que l'introduction d'un nouveau support dans les enseignements destinés à accéder à l'information écrite, modifie les méthodes pédagogiques et les processus d'apprentissage. Il s'agira dès lors d'entrevoir dans la mesure du possible en quoi les changements constatés s'avèrent efficaces ou non pour l'acquisition des compétences littéraires.

Retour aux sources

De la tablette d'argile au papyrus

Pour Germain (1993, p.21), c'est avec l'utilisation de l'écriture – soit vers 3300 environ avant notre ère -, qu'il est possible d'attester l'existence d'écoles et en particulier l'enseignement d'une langue. Ainsi, pour les historien·ne·s ce sont les Sumérien·ne·s qui ont utilisé les premiers une langue écrite.

Les tablettes mises à jour jusqu'à maintenant renferment plusieurs données concernant non seulement l'économie, le mode de gouvernement, la justice, la médecine, la religion, l'agriculture, la science et l'administration mais aussi l'éducation. (p.21)

En effet, les archéologues ont retrouvé de nombreuses tablettes d'argile comportant des exercices d'entraînement et d'application à l'écriture cunéiforme. Pour le sumérologue Kramer (1963), ces supports servent à l'époque avant tout à former des scribes dans « la maison des tablettes » (école). Les tablettes d'argile sont à la fois utiles aux enseignants (le « père de l'école ») pour créer des modèles à recopier et aux élèves (les « fils de l'école ») qui les emploient d'une part pour apprendre à calligraphier et à lire, et d'autre part, pour mémoriser du vocabulaire ou des textes. L'apprentissage de la langue sumérienne passe

¹ Le langage inclusif et les formes épiciques seront employés dans le texte la plupart du temps. Cependant, dans certains cas ou dans certains corps de métier, les femmes n'étaient pas représentées durant les époques évoquées et cela constituerait un anachronisme de les inclure.

d'abord par celui de répertoires de mots ou d'expressions organisés en listes sémantiques. L'élève doit à la fois maîtriser près de 600 signes formant des milliers de mots et les retranscrire sur les tablettes d'argile. Il est à noter encore que la plupart des scribes parlent essentiellement l'akkadien et que le sumérien, langue sacrée de l'époque, reste pour eux une langue seconde.

Dès l'Égypte pharaonique, la caste des scribes, fonctionnaires au service du régime royal, prend toute son importance pour l'administration et l'organisation du pays. Comme le montre Mounin (1967), leur formation implique la mise en place d'écoles dans lesquelles ils apprennent dès le troisième millénaire avant Jésus-Christ, l'écriture et la lecture des hiéroglyphes. Alors gravés dans la pierre, dessinés ou peints, ceux-ci sont utilisés pour exprimer et retranscrire des sujets religieux, historiques, comptables ou littéraires. Cependant, l'écriture hiéroglyphique ne convient pas pour l'usage quotidien car l'exécution de ses dessins est chronophage vu la minutie qu'ils impliquent. Pour palier ce problème, les prêtres inventent en parallèle une écriture cursive « hiératique » qui reprend les caractères hiéroglyphiques, mais qui les lie pour en rendre l'écriture plus rapide et permettre l'usage du papyrus plus facile à transporter (Jean, 1987). L'écriture démotique, plus populaire, plus simple et plus alerte, apparaît quant à elle, vers l'an 650 avant Jésus-Christ et permet notamment à Jean-François Champollion (1790-1832) de déchiffrer les contenus de la Pierre de Rosette. Marrou (1948) estime également que ce qui s'apparente à un manuel scolaire serait né au troisième siècle avant notre ère. Les deux morceaux retrouvés du papyrus de « Guéraud-Jouguet »² contiennent effectivement des fragments d'un livre d'écolier et constituent le plus vieux papyrus scolaire retrouvé en Égypte. Il s'agit bien d'un écrit fait par un maître ou un scribe expérimenté et qui commence par un syllabaire, puis se poursuit avec la liste des mois macédoniens, celle des nombres jusqu'à vingt-cinq et une petite anthologie poétique.

L'école égyptienne durant l'Antiquité vise avant tout l'enseignement de la technique de l'écriture et l'apprentissage du *Ma'at* (doctrine véhiculant les principes de l'ordre et de la vérité). Pour Mialaret et Vial (1981), les élèves n'apprennent pas des signes isolés ou des mots, mais des phrases complètes sous la forme de sentences morales. Enfin, selon Manguel (1998)

quels que fussent les désirs des lecteurs, le format des livres était limité. La glaise convenait à la fabrication des tablettes et on pouvait avec le papyrus (les tiges séchées et fendues d'une plante ressemblant à un rouleau), obtenir des rouleaux assez commodes : les uns et les autres étant relativement portables. (p.189)

En Grèce antique, tout comme chez les Sumérien·e·s ou les Égyptien·ne·s, l'écriture a joué un rôle primordial dans l'histoire politique des cités et dans l'administration des affaires de l'État. Solon (640 av. J.-C. - 558 av. J.-C.), un des fondateurs de la démocratie athénienne, fait alors en sorte que les lois soient rendues publiques et mises par écrit. Celles-ci sont sculptées ou peintes sur des tables en pierre dressées sur le Prytanée (bâtiment dédié à la conduite de l'État) ou sur les parois des temples. L'écriture permet de même à chaque citoyen de pratiquer l'ostracisme (droit d'écrire une fois l'an sur un *ostrakon*, sorte de tesson de poterie, le nom d'un politicien qu'il souhaite évincer de la conduite de l'État). Grâce à l'écriture des lois, leur publication et la possibilité pour tous·toutes de les lire, l'exercice du droit est désormais moins arbitraire. L'écriture favorise aussi la transmission d'une culture jusqu'alors orale. Si les récits épiques sont souvent inscrits ou peints sur des poteries ou divers objets, ils sont retranscrits progressivement dans des livres. Ceux-ci permettent à la fois de véhiculer la culture hellénistique, mais également de conserver les textes et les œuvres des anciens. Dès le cinquième siècle avant Jésus-Christ, l'alphabétisation s'étend dans la population aisée voire même dans certaines couches inférieures des cités. Bien que l'enseignement soit alors unilingue, les élèves utilisent la *koiné* (langue parlée) pour s'exprimer oralement et sont confronté·e·s au grec classique datant de l'époque homérique dans leurs études de l'écrit. L'apprentissage de la langue et en particulier celui de la lecture et de l'écriture repose à ce moment-là sur une forme d'explications de texte et de compositions tirées des auteurs classiques dont font partie Homère et son œuvre *l'Illiade et l'Odyssee*. Le maître utilise pour son enseignement des tableaux muraux et des bas-reliefs pour retracer les épisodes épiques et identifier les héros grecs (Marrou, 1960/1981). Puis, vient l'apprentissage de la lecture expressive à haute voix rendue néanmoins difficile par le manque de ponctuation. La lecture est avant tout destinée à

² O. Guéraud et P. Jouguet sont deux chercheurs qui ont présenté au Congrès de Papyrologie d'Oxford en 1938 deux morceaux de papyrus appartenant à la partie inférieure d'un volumen et mesurant 66 et 176 cm.

se pratiquer en société et elle n'est que rarement individuelle. Cependant, les livres ou *volumen*³ (sortes de rouleaux faits essentiellement avec du papyrus⁴) auront peu à peu deux fonctions : conserver des textes qui font office de références ou véhiculer des récits. Aristote (384 av. J.-C. - 322 av. J.-C.) est l'un des premiers à constituer une collection de livres qui inspirera les pharaons d'Égypte pour fonder au siècle suivant de véritables bibliothèques⁵.

Pour Cavallo (1997), dans les premiers siècles de Rome, les écrits concernant la justice ou l'organisation de la Cité sont « fixés sur des livres en toile de lin, les *linthei* (notamment le savoir sacerdotal), ou sur des tablettes de bois, *tabulae* » (p.85). Pour cet auteur, c'est au deuxième siècle avant notre ère que nous assistons à un tournant avec l'apparition de *volumen* déjà très répandus chez les Grecs. Même si le latin reste la langue nationale chez les Romains, l'élite cultivée, à l'instar de Cicéron (106 av. J.-C. - 43 av. J.-C.) se doit encore de maîtriser également le grec. Pourtant au fil des décennies et à l'apogée de l'Empire, le latin va progressivement le supplanter jusqu'aux confins des territoires conquis. Avec l'avènement de la chrétienté en occident, il se généralise également comme langue liturgique. Désormais, seules les grandes familles aristocratiques apprendront et maîtriseront encore un « grec scolaire et livresque » (Germain, 1993, p.44).

Avec l'expansion de la littérature latine (3^e siècle av. J.-C. – 1^{er} siècle av. J.-C.) et l'intensification de la production de *volumen*, un nouveau public de lecteurs·trices et d'amateurs·trices de livre se développe. La lecture devient une pratique privée et les classes dirigeantes se constituent peu à peu des bibliothèques personnelles comprenant à la fois des éditions locales et étrangères rapportées des conquêtes. Les auteur·e·s ont alors recours aux *libarii* (sorte de libraires) qui fournissent à la population également des *volumina* (livres de moins bonne qualité et meilleur marché). Toutefois, lire un *volumen* comporte quelques inconvénients. D'une part, une œuvre ne peut être retranscrite sur un seul rouleau et doit être organisée en livres⁶. Puis, il s'agit de tenir dans la main gauche le rouleau et de dérouler le papyrus de la main droite pour lire le texte, organisé généralement en colonnes. Il est donc impossible d'écrire pendant la lecture.

Pour Valette-Cagnac (2003), deux enseignements sont fondamentaux pour le jeune Romain : « son initiation à la vie civique » (p.4) et « la maîtrise d'un outil indispensable à la vie dans la cité : l'écriture et la lecture » (p.5) sachant en effet que « dès la fin de la République, l'écriture connaît un développement considérable dans tous les domaines de la vie quotidienne : inscriptions lapidaires, graffiti, enregistrement par écrit de tous les actes importants de la vie publique » (p.5). Un minimum d'alphabétisation est requis pour accéder à la magistrature, à la vie militaire, à la politique et au monde des affaires (Valette-Cagnac, 1997). Pour cette auteure, l'apprentissage de la lecture commence par la mémorisation du nom des lettres en les nommant et en les récitant oralement, puis le *magister* présente aux élèves « un alphabet, où les lettres, écrites en capitales (*lapidariae litterae*), sont disposées en plusieurs colonnes. L'enfant apprend à les reconnaître, dans l'ordre, puis dans l'ordre inverse, enfin en subissant diverses permutations destinées à brouiller l'aspect mécanique de l'apprentissage » (p.8). Pour faciliter, cette appropriation Quintilien (~35 apr. J.-C. ~ 96 apr. J.-C.) propose des jeux qui permettent aux enfants d'observer, de manier et de nommer les lettres. Pour ce faire, « on a recours à des lettres d'ivoire ou de buis, et même à des gâteaux en forme de lettres pour récompenser l'enfant de ses premiers progrès » (Valette-Cagnac, 2003, p.8). Ensuite, il apprend « à assembler les lettres en syllabes (*jungere syllabas*). Là encore, il est aidé par un apprentissage chanté, très progressif, débutant par les combinaisons les plus simples pour finir sur les assemblages les plus complexes ». L'entraînement de la lecture et lire couramment se font essentiellement à haute voix, parfois accompagnés d'une gestuelle soutenue par la rythmique adoptée par le·la lecteur·trice. C'est à ce moment-là aussi qu'intervient l'écriture. Pour ce nouvel apprentissage, les enfants gravent à l'aide d'un *stilus*, les syllabes, les mots et les phrases sur des « tablettes de cire (*cerae*) posées sur leurs genoux » (p.6). Valette-Cagnac (2003, p.7) citant Marrou (1948) affirme qu'entre le papyrus du troisième siècle avant notre ère

³ Le *volumen* est d'ores et déjà répandu au deuxième siècle avant J.-C. Cependant, la production de rouleaux-livres faits de papyrus importés d'Égypte s'avère très coûteuse. L'objet est donc rare.

⁴ Canfora (1989, p. 930) affirme que le papier coûte assez cher. « A Athènes en 407 avant Jésus-Christ, les épithates préposés aux travaux de l'Erechthéion achètent deux feuilles de papyrus et ils les payent un drachme deux oboles pièce. A la même époque la journée de travail vaut un drachme, même pour un architecte ».

⁵ La Bibliothèque d'Alexandrie comportera jusqu'à près de 400'000 rouleaux à l'époque du poète Callimache de Cyrène (305 av. J.-C. – 240 av. J.-C.).

⁶ Pour Manguel (1996), il aurait fallu pas moins de 24 rouleaux pour retranscrire l'*Illiade* et l'*Odyssée* d'Homère.

analysé par Guéraud et Jouguet (1938) et le papyrus « Bouriant » du troisième ou quatrième siècle après Jésus-Christ décrypté par Collard (1926), il y a une certaine « stabilité du système éducatif antique : l'idéal grec de la *paideia* produit à l'époque hellénistique un système d'éducation cohérent et unifié que Rome se contente d'adapter ».

Du papyrus aux imprimés

La première grande révolution du livre se produit au début de l'ère chrétienne sous la forme du *codex*. Le *volumen* (rouleau de papyrus) est progressivement remplacé par un assemblage de cahiers conçus à partir de parchemins cousus ensemble. Le papyrus étant trop cassant pour être relié, le parchemin et le vélin obtenus à partir de peaux de bêtes peuvent être découpés selon les dimensions voulues, pliés et cousus. Les *codex* ressemblent fort, par leur usage, à ce que nous connaissons aujourd'hui (écriture recto verso, organisation en chapitres, présence de tables des matières, etc.). Durant le haut Moyen-Âge, les *scriptoria* se créent à travers l'Europe et les moines copistes fournissent en livres non seulement leur monastère, mais également l'Église et les seigneurs⁷. Dès la fin du douzième siècle, la renaissance urbaine, l'essor des universités et l'émergence de la bourgeoisie engendrent une augmentation de la demande en livres. Une nouvelle clientèle composée d'étudiants, d'universitaires, d'hommes de lois et de commerçant·e·s ne se satisfait plus de la production livresque traditionnelle. Le fort besoin et l'intérêt pour des ouvrages aux contenus différents (récits de chevalerie, récits historiques, récits de voyage, etc.) font naître des corporations indépendantes et développent les métiers du livre tels que les enlumineurs, les parcheminiers, les relieurs, les copieurs, etc. De plus en plus, les enluminures et les illustrations embellissent, structurent ou précisent les textes. Elles prennent progressivement de l'importance dans la plupart des ouvrages et cela jusqu'au 15^e siècle⁸. Le livre profite également de l'intérêt marqué par les familles princières et les grands seigneurs qui, par leur mécénat, répandent le goût des collections et font travailler les meilleurs artistes⁹. Pour Manguel (1998, p. 190), « dès le IV^e siècle, et jusqu'à l'apparition du papier en Italie huit siècles plus tard, le parchemin demeura dans toute l'Europe le matériau préféré pour la fabrication des livres ». Le *codex* en parchemin peut contenir plus de textes que le *volumen* ; il est moins coûteux pour sa fabrication puisque la matière première est à disposition ; il est plus solide et plus aisément transportable ; il est plus lisse et facilite ainsi l'écriture et, enfin, il peut être utilisé au recto comme au verso. Pour rendre accessible de plus en plus la lecture, les copieurs améliorent peu à peu la présentation et l'écriture des textes (abandon des points pour séparer les mots au profit des espaces, apparition de la ponctuation et des lettres majuscules, présence de titres de chapitres et de tables des matières, introduction de notes explicatives, etc.). L'écriture cursive, plus commode pour commenter un texte que l'écriture gothique, s'impose peu à peu. Avec l'arrivée de moines irlandais, l'Europe du 6^e siècle, voit se développer les écoles monastiques dans lesquelles le père abbé joue un rôle pédagogique important. Il a comme mission d'enseigner aux élèves à servir le Seigneur tout en leur apprenant à lire et à écrire des textes latins aux contenus spirituels. Ceux-ci sont chantés, plasmodiés, lus publiquement ou individuellement, à haute voix ou silencieusement. Avec l'apparition des écoles épiscopales et paroissiales, il s'agit de rendre accessibles les programmes à un niveau élémentaire et faits pour la communauté plus que pour le service de Dieu. « Si la pédagogie comporte des nouveautés, à l'inverse les techniques et les moyens matériels de l'enseignement ne bougent pas » (Rouche, 1981, p.211). Les maître·sse·s utilisent toujours des parchemins qu'ils poncent parfois pour en faire des palimpsestes. Les élèves, quant à eux, sont toujours munis de tablettes de cire et de stylets en os ou en argent pour écrire.

La deuxième évolution remarquable du livre concerne sans nul doute l'imprimerie qui va de pair avec l'arrivée du papier en Europe dès le 13^e siècle. Cette conjonction à la fois d'une nouvelle technique d'impression typographique et d'une nouvelle matière moins coûteuse permet de multiplier les publications.

⁷ Il est à noter que le couvent de St-Gall est l'un des plus grands scriptoria d'Europe et qu'il assure à l'époque la totalité de la chaîne de production du livre depuis la préparation du parchemin jusqu'à la reliure et cela bien avant la Renaissance carolingienne.

⁸ Renonciat (2011, p.11) affirme que « les apports de l'image dans l'instruction profane sont soulignés de manière tout aussi forte à la Renaissance, à la faveur de l'édition scientifique à partir de la seconde moitié du XVI^e siècle ».

⁹ En France, Charles V (1338-1380) constitue une bibliothèque scientifique alors que son frère Jean Duc de Berry (1340-1416) commande les *Riches Heures*. En Italie, les Médicis, Visconti et Sforza sont de grands bibliophiles.

Originaire de Mayence¹⁰, l'imprimerie s'étend dès le milieu du 15^e siècle aux pays rhénans et les ateliers se multiplient dans le sud de l'Europe¹¹ et en Suisse. Si les imprimeurs (tels Jean Amerbach ou Jean Froben à Bâle) et penseurs humanistes (tels Jean Reuchlin ou Erasme) ont largement contribué à développer l'imprimerie et la production de livres, les Réformateurs utilisent la typographie et la langue vernaculaire pour diffuser rapidement leurs idées. Selon Blasselle (2008, p.78), « les 4'000 exemplaires du pamphlet de Luther *À la noblesse de la nation allemande*, publiés en 1520, sont vendus en quelques jours. [...] Quant aux traductions de la Bible faites par Luther, on en compte quatre cent trente éditions entre 1522 et 1546 »; ce qui est exceptionnel pour l'époque. Dès lors, le livre va susciter méfiance, hostilité voire même représailles de la part de la sphère catholique¹². Pourtant, la Contre-Réforme utilisera ce même vecteur pour lutter contre l'hérésie et les livres de piété se répandent de manière spectaculaire au 17^e siècle.

Dès le milieu du 16^e siècle, le livre adopte une nouvelle structure s'affranchissant de la forme de l'incunable moyenâgeux dont il avait l'aspect jusqu'alors. La typographie se renouvelle (Claude Garamont, collaborateur du célèbre imprimeur Robert Estienne, crée une série de caractères romains encore en usage aujourd'hui) et les illustrations, grâce à la gravure sur bois, puis sur cuivre, se généralisent.

Le 17^e siècle fait du livre un objet usuel et réglementé. Louis XIV, avec l'aide de Colbert, met au pas les professions du livre en édictant, en 1701, *La Direction de la librairie*. Les Stuart imposent le *Licensing Bill*, puis en 1709, le *Copyright Act*. Ce renforcement du contrôle en France et en Angleterre profite largement et durablement aux éditeurs hollandais, genevois, vaudois (Corsini, 2012) ou encore bâlois durant le 18^e siècle. Si l'édition du livre est de plus en plus réglementée, des formes et des genres nouveaux se développent fréquemment grâce au travail clandestin et de contrefaçon de certains imprimeurs-libraires (apparition des périodiques et des almanachs, émergence de genres littéraires comme le roman et le théâtre, édition de littérature enfantine sous forme de fables ou de contes de fées); le colportage de plus en plus fréquent dans les villes et les campagnes européennes est un des vecteurs privilégiés pour faire connaître ces nouveaux genres.

Au 18^e siècle, le livre se fait « séducteur, usant de la couleur, rénovant sa typographie, s'exprimant en langue vernaculaire, se libérant des interdits » (Blasselle, 2008, p.113); il devient moins coûteux, accessible et désormais, il n'est pas seulement lu, mais il est également collectionné (Martin, 1987). Le constat d'échec du contrôle autoritaire mis en place par le pouvoir absolu ainsi que la pléthore de contrefaçons d'ouvrages entraînent progressivement un relâchement du carcan imposé au monde de l'édition par les dirigeant·e·s européen·ne·s. Les Lumières vont être les témoins d'une certaine libéralisation du marché du livre. Les éditeurs, en luttant main dans la main avec les philosophes contre la censure¹³, redeviennent des acteurs de premier plan. En 1728, la traduction française de l'encyclopédie anglaise *Cyclopædia* de Chambers, éditée à près de 29'000 exemplaires en France, en Suisse ou en Italie, donne le ton et encourage Diderot et D'Alembert à lancer les souscriptions pour leur propre *Encyclopédie*. Cet ouvrage exceptionnel et décisif pour l'histoire des idées ne comptera pas moins de 28 volumes in-folio, 71'818 articles et 2'885 gravures. Le 18^e siècle est pris d'une frénésie de lire. En se référant au libraire conservateur suisse Johan Georg Heinzmann (1795/1977, p.139), Wittmann (2001, p.355) affirme que « ce n'étaient pas les Jacobins qui avaient porté à l'Ancien Régime le coup fatal, mais bien les lecteurs ».

¹⁰ Gutenberg serait à l'origine de l'imprimerie créée entre 1448 et 1454. Les historien·ne·s n'en ont néanmoins pas la preuve formelle. A cette époque, il semble qu'il soit le seul à maîtriser la presse, les formes, le plomb et l'outillage pour imprimer et c'est à Mayence, sa ville natale, qu'ont été retrouvées les premières impressions.

¹¹ Parmi eux, nous pouvons citer l'imprimerie Ruppel créée en 1468 à Bâle. Dix ans plus tard, Genève aura également son imprimerie.

¹² L'affaire des Placards qui a lieu dans la nuit du 17 au 18 octobre 1534 provoque la colère du roi François 1^{er} contre les Protestant·e·s obligeant ainsi Calvin à fuir la France et à se réfugier à Genève. De nombreux imprimeurs libraires français, comme les frères Rivery ou Robert Estienne, choisissent l'exil et s'installent à Genève, Lausanne ou Bâle.

¹³ A titre d'exemples, nous pouvons citer les frères Cramer de Genève, éditeurs de Voltaire ou encore le Genevois Marc Michel Rey, installé à Amsterdam, ami et éditeur de Rousseau et de Diderot (Blasselle, 2008, p.114).

La lecture à la portée de toutes et tous

La révolution de la lecture, fruit d'autres évolutions

À la révolution politique qui balaie l'Europe au 18^e siècle s'ajoute une « révolution de la lecture » (Wittmann, 2001, p.356) qui se concrétise par la nouvelle place que prennent le livre et la lecture dans la conscience publique. « La culture de l'écrit et la littérature devinrent des champs d'expérimentation de l'auto-interprétation et de la réflexion » et « un facteur d'émancipation et une force sociale productrice » (p.359) notamment pour la bourgeoisie émergente. Si la lecture à domicile devient prédominante et que le public de lecteur·trice·s s'élargit, le développement des bibliothèques et la constitution de sociétés de lecture contribuent largement aux changements dans l'appréhension de la culture écrite. La lecture n'est plus alors l'apanage de certaines couches des populations aisées, mais devient avant tout un processus individuel indépendant du niveau social. L'imprimé fait partie intégrante du vent de liberté, d'égalité et de fraternité qui déferle sur l'Europe. Il porte au cœur des campagnes et dans le quotidien urbain les idées nouvelles. Il devient agent de communication et de réflexion. « La rage de lire » envahit les milieux urbains, campagnards, protestants, catholiques sans discrimination. Si elle est extensive et collective par son aspect communicationnel, la lecture devient également personnelle et individuelle. La lecture en solitaire conquiert une part non négligeable de la population des lecteur·trice·s. Silencieuse, elle est synonyme de détente, d'intériorisation des émotions, de culture de son jardin secret. Les lectures religieuses font place à la poésie et à la littérature. Cette propension à la lecture a des conséquences directes sur le marché du livre. La nouvelle fascination exercée par le livre a néanmoins une condition préalable : l'alphabétisation. Pour Crubellier (1985, p.15), « l'alphabétisation des masses était en route. À la veille de la Révolution, la moitié des Français et le quart environ des Françaises savaient signer leur nom sur leur acte de mariage ». Quant à Lyons (2001, p.393), il considère le 19^e siècle comme « le siècle de l'alphabétisation »¹⁴. Femmes, enfants et ouvriers forment alors un nouveau lectorat.

Le 19^e siècle, c'est « l'âge d'or du livre en Occident : la première génération à accéder à l'alphabétisation de masse aura aussi été la dernière chez qui l'imprimé n'avait aucun rival comme moyen de communication, avant que la radio et les médias électroniques ne fassent leur apparition » (p.393)¹⁵. En effet, Furet et Ozouf (1977) confirment qu'après la Révolution environ 50 % des Français et 30 % des Françaises savent lire. Un rapport de Gindroz (1853), résumant une enquête menée en 1764 sur le paupérisme dans le futur canton de Vaud, relève quelques éléments des programmes d'enseignement en usage à cette époque dans les écoles communales pour soutenir cette alphabétisation progressive de la population :

Quel était l'enseignement donné par ces régents? L'autorité en a fixé les objets; elle est obéie: c'est la lecture, l'écriture, le chant des psaumes, la religion, c'est-à-dire la récitation du catéchisme, des passages des Saintes Écritures et des prières. (p.19)

La diversité des lecteur·trice·s et la constante progression de la demande en ouvrages provoquent alors la modernisation des techniques de fabrication du livre dès la fin du 18^e siècle. Ces dernières coïncident aux progrès de la sidérurgie et à la trilogie concrétisant la révolution industrielle : machine métallique – houille – utilisation de la vapeur. Les évolutions techniques sont rapides entre la fin du 18^e et la fin du 19^e siècle et elles provoquent l'industrialisation de la chaîne éditoriale. Moeglin (2010) affirme que ces changements ont des répercussions notoires notamment sur l'édition des ouvrages scolaires. Non seulement, dès le milieu du 19^e siècle, le nombre de parutions scolaires augmente énormément, mais cet auteur postule également que le rôle des éditeurs devient de plus en plus important et stratégique dans l'édition d'ouvrages et de

¹⁴ Pour l'UNESCO (para.3.), le concept d'alphabétisation est aujourd'hui à la fois l'ensemble de compétences en lecture, écriture et calcul, mais s'entend également « comme un moyen d'identification, de compréhension, d'interprétation, de création et de communication dans un monde de plus en plus numérique, fondé sur des textes, riche en informations et en rapide évolution ». Le fait de savoir lire et de signer n'est donc plus suffisant aujourd'hui pour être alphabétisé·e.

¹⁵ Il est commun d'attribuer l'invention de la transmission par radio (TSF) au physicien italien Guglielmo Marconi. Il fait ses premiers essais en 1894 et obtiendra le brevet pour sa radio en 1896. Il s'inspire des inventions de certains collègues comme Heinrich Rudolph Hertz (ondes hertziennes en 1888), Édouard Branly (radioconduction en 1890 et télémechanique en 1905), Oliver Lodge (émetteur radio en 1894), Alexandre Popov (récepteur radio et antenne long-fil en 1903). Dès les années 1920, la radio se généralise. La radiodiffusion publique prend réellement son envol en Suisse en 1923 lorsque les autorités fédérales donnent leur accord pour diffuser des émissions d'information et de divertissement. Cette expérimentation réussie ouvre la voie à la généralisation progressive des postes privés et à l'avènement de trois émetteurs nationaux.

matériel destinés aux classes (p.29) : l'éditeur occupant une position centrale dans leur conception, leur distribution et leur commercialisation. Celui-ci concrétise l'objet « ouvrage scolaire » et lui donne une matérialité. Le format, le papier, les matières des couvertures, les polices d'écritures ont ainsi un impact sur l'utilisation du livre. Moatti (1997) démontre, par exemple, que les effets de la littératie¹⁶ dépendent fortement de la matérialité du document écrit et des supports à disposition. Ces derniers ont évolué au 19^e siècle grâce à des évolutions technologiques importantes. Les premiers changements concernent la presse typographique : la presse du Bâlois Haas (1772) fait place à la presse à coup (1783), puis à la presse métallique qui sera très rapidement actionnée à la vapeur. La presse américaine Clymer entièrement actionnée par des leviers est créée en 1820 et le rouleau encreur entre en fonction la même année (Lecherbonnier, 1984). La rotative de Nelson à Édimbourg (1851) sera la première presse permettant d'adapter les rouleaux de papier à la machine et d'imprimer en continu. La deuxième innovation est celle de la fabrication du papier. La machine à papier à rouleau continu est inventée en France le 29 nivôse an VII (18 janvier 1799) et peu à peu, les papetiers abandonnent la chiffre au profit de la pâte à bois ; entre 1875 et 1910, la production de papier a quintuplé en Allemagne et triplé en France. Ces deux évolutions techniques majeures pour l'industrie du livre et de l'imprimé seront complétées en 1884 par l'Américain Mergenthaler qui invente la linotype et, en 1899, par son compatriote Lantson qui la remplace par la monotype. Ces deux procédés ont l'avantage de rendre plus rapide le travail de l'imprimeur. Ces évolutions révolutionnent le monde de la presse, rationalisent l'édition, réduisent les coûts, mais produisent aussi des papiers, des brochages et des couvertures plus résistants. Solidité assurant la longévité des livres, prix coûtant bas des imprimés, multiplication à grande échelle des documents sont autant de qualités que rechercheront les autorités scolaires lorsqu'elles souhaiteront introduire des documents et des supports d'enseignement en classe tels que les manuels.

Enseigner et apprendre à lire

Si le phénomène de massification de l'alphabétisation et d'intensification de la lecture est flagrant au 19^e siècle alors même que se déploie l'instruction publique en Occident, il est d'ores et déjà perceptible au 18^e siècle. La soif de connaissances qui agite les Lumières et la volonté de les rendre universelles animent les philosophes, les écrivain·e·s, les auteur·trice·s et les imprimeurs-libraires de l'époque. Les Révolutionnaires ont dès lors à cœur d'enseigner la langue « nationale » aux écolier·e·s soit analphabètes soit patoisant·e·s. Il devient impératif pour les autorités politiques d'apprendre à lire et à écrire aux futur·e·s citoyen·ne·s afin de leur faire acquérir les capacités civiques composantes essentielles des démocraties naissantes. Les besoins d'uniformisation linguistique et juridique s'expliquent par la volonté de faciliter les échanges, de renforcer la compréhension et d'assurer la cohésion au sein de ce que seront les États-Nations.

L'idéal d'éducabilité et la volonté d'universaliser les savoirs se concrétisent par la mise en œuvre progressive de l'instruction publique. En instaurant des systèmes scolaires, l'école subit de profonds changements qui se traduisent par une organisation progressive et spiralaire des savoirs et la création de disciplines scolaires (Chervel, 1988). Hofstetter et Schneuwly (2017) pointent également la « généralisation d'un modèle d'organisation et de fonctionnement scolaires [...]. Élaboration d'instructions officielles et de juridictions scolaires [...]. Formalisation des conditions d'enseignement et d'apprentissage [...]. Fabrication-diffusion d'infrastructures matérielles spécifiques [...] » (p. 163).

Si au 18^e siècle, l'enseignement individuel prédomine, l'enseignement simultané et collectif se généralise au siècle suivant, renouvelant ainsi également les méthodes pédagogiques. Parmi les principaux acteur·trice·s de ces changements, nous retrouvons les enseignant·e·s qui ont à cœur de se doter de moyens d'enseignement leur permettant d'intensifier et d'optimiser l'apprentissage de la lecture et de l'écriture à tou·te·s les élèves.

De l'ouvrage scolaire au manuel

Pour Ossenbach Sauter & Somoza (2001, p.20) cité par Choppin (2008), un manuel revêt cinq caractéristiques :

¹⁶ Selon Chartier (2013, p.47) « l'alphabétisation concerne la langue écrite, alors que la littératie concerne les savoirs auxquels l'écrit donne accès ». La littératie c'est « comprendre et utiliser les écrits de la vie courante, au travail, à la maison, dans la collectivité » (OCDE, 1992 cité par Chartier & Rockwell, 2013, p.6)

l'intention manifeste par l'auteur ou l'éditeur de destiner expressément l'ouvrage à un usage scolaire ; la présentation systématique des contenus ; l'adéquation au travail pédagogique, la complexité des contenus devant être proportionnée à la maturité intellectuelle et affective des élèves ; la conformité à la réglementation sur les contenus d'enseignement et la manière dont ils doivent être traités ; l'intervention administrative et politique de l'état, par le biais de la réglementation précédemment évoquée (sélection, hiérarchisation ou exclusion des savoirs et des valeurs) et/ou de l'autorisation explicite ou implicite accordée après la publication de l'ouvrage (p.53)

En conséquence, ce n'est qu'au début du 20^e siècle qu'il est possible d'employer le vocable « manuel scolaire » pour les ouvrages destinés à l'enseignement. En effet, au cours du 19^e siècle, on assiste à une (re)configuration des livres destinés aux élèves et aux enseignant·e·s. Dans leur désir de doter les écoles de moyens pour soutenir les apprentissages, notamment ceux de la lecture et de l'écriture, et d'harmoniser l'enseignement, les autorités scolaires favorisent la rédaction de manuscrits d'ouvrages scolaires et encouragent ainsi certain·e·s instituteur·trice·s, désormais formé·e·s et diplômé·e·s, à en proposer (Tinembart, 2016 ; Tinembart & Darne, 2016). S'il est d'usage au 18^e siècle que les plus jeunes élèves découvrent l'alphabet et son décodage grâce à des abécédaires qui deviennent de plus en plus profanes au fil du temps, il n'en demeure pas moins que les enfants ne disposent souvent que « d'une palette¹⁷, petit livre renfermant un alphabet, un syllabaire et un couple de prières » car « le seul livre de lecture était la Bible » (Archinard, 1870, p.23)¹⁸.

Au début du 19^e siècle, les ouvrages à caractère encyclopédique sont quant à eux destinés à la fois aux enseignant·e·s et aux élèves, progressivement, ils muent en « proto-manuels » (Choppin, 2008, p.25) dans la seconde partie du siècle : ils se spécialisent en fonction des matières enseignées et des degrés de la scolarité ; ils correspondent alors aux injonctions des plans d'études nouvellement élaborés ; ils proposent une organisation progressive des savoirs en leçons ; ils comportent des signes de didactisation (mises en évidence des éléments importants, numérotations des paragraphes, présence de titrilles variées, propositions de manières de faire, etc.) et sont de moins en moins coûteux, car leur édition est progressivement supervisée, puis prise en charge par l'État. Les méthodes qu'ils préconisent évoluent également. Par exemple, l'apprentissage simultané de la lecture et de l'écriture devient courant dans le dernier tiers du 19^e siècle et les méthodes phonétiques en usage pour le déchiffrement sont remplacées petit à petit par des méthodes syllabiques appelées à l'époque « analytiques-synthétiques ». Les abécédaires et syllabaires deviennent peu à peu des ouvrages destinés à l'apprentissage de la lecture et sont constitués de parties qui présentent en lettres cursives et scriptes, les lettres, les syllabes, de courtes phrases puis enfin de petits textes. Au début du 20^e siècle, ces « premiers livres » sont pour la plupart illustrés de dessins en couleur.

Dans le cas de la lecture courante, sa fonction et ses supports évoluent de même. Son usage originel était celui de l'accessibilité à des connaissances multiples ou à l'information et sa fonction essentiellement pratique. Durant la fin du 19^e siècle, elle devient également objet d'enseignement. Elle permet désormais d'avoir accès à la littérature. Les livres religieux, les textes moraux et les ouvrages destinés à l'enfance sont remplacés par des ouvrages contenant des extraits d'auteurs romands, suisses et étrangers. Les genres de textes sont également variés : l'élève découvre alors des biographies, des poésies, des descriptions, etc. Enfin, l'image fait progressivement son entrée dans les manuels à l'instar de ce qui se passe aux États-Unis (Chartier & Rockwell, 2013) et soutient par là-même l'accès au texte.

Ainsi, au début du 20^e siècle, chaque élève recevra progressivement et gratuitement des manuels scolaires pour chaque degré de sa scolarité et pour chaque discipline. Il est à noter encore que

Si le processus de spécialisation du livre d'instruction comme son évolution vers le manuel au cours du XIX^e siècle apparaissent clairement, tant dans la définition du contenu des ouvrages, qui prirent d'ailleurs des formes extrêmement diverses suivant les matières dont ils traitaient et le niveau des élèves

¹⁷ La « palette » a deux significations : c'est à la fois un abécédaire avec des images et un objet plat (une planche de bois ou l'os de l'omoplate du porc) permettant d'étudier son alphabet. Ces petits ouvrages ou objets, que nous pouvons apparenter aux « croix-de-par-Dieu » françaises (Chartier, 1987, p.46), sont chargés de textes religieux et dépourvus d'exercices. Ils permettent aux plus jeunes élèves d'acquérir l'alphabet.

¹⁸ La Bible est largement employée pour l'apprentissage de la lecture en Suisse au début du 19^e siècle, mais l'enquête Stapfer de 1799 démontre que d'autres types d'ouvrages sont également utilisés, comme par exemple, des cathéchismes ou des livres de psaumes, voire même parfois certains journaux.

auxquels ils s'adressaient, que dans la professionnalisation de ceux qui les produisaient – éditeurs et auteurs –, de telles transformations ont eu aussi des retombées sur la définition des lecteurs. (Bianchini, 2000, p.179)

L'ardoise, le cahier et le tableau noir : un tryptique incontournable

Acquérir des compétences en littérature comprend non seulement le décodage et l'apprentissage de la lecture, mais également ceux de l'écriture. Si au début du 19^e siècle, la lecture avait la primauté sur l'écriture, Chartier (2007) démontre pour la France que leur apprentissage simultané est une des résultantes de l'adoption de la méthode dite « analytique-synthétique » pour l'apprentissage de la lecture qui a été vulgarisée sous le nom de la *méthode Schüler*¹⁹ et reprise par la *méthode Cuissart*²⁰. Selon Boutan (1996), c'est Pauline Duplessis-Kergomard (1838-1925) qui dans le prolongement des travaux de Marie Pape-Carpentier (1815-1878) propose une méthode dont le but est « d'abord aider à l'acquisition de la langue maternelle, en évitant l'abstraction des règles de grammaire, en enrichissant le vocabulaire [...] cela suppose, bien entendu, l'usage de l'ardoise et du tableau noir, donc l'apprentissage simultané de l'écriture » (p.175).

Cependant, dès le début du 19^e siècle, l'écriture est un des apprentissages fondamentaux. A cette même époque, le matériel scolaire reste rare et coûteux pour les classes populaires et les écoles communales. Les rares ouvrages sont essentiellement destinés aux maître·sse·s et les élèves écrivent la plupart du temps sur des ardoises ou du papier. « Les cahiers, en papier de chiffon (textile) ou de pâte à bois sont de facture artisanale : les feuilles blanches, bleutées ou écruées, sont pliées en deux et cousues entre elles. A partir de 1850, certains cahiers comprennent des couvertures unies (papier bleu plus épais) ou décoratives en vente dans le commerce » (Cook, Heller & Tinembart, 2014, p. 48). Bien que le papier reste cher, les exercices préparatoires sont essentiels et d'autres supports sont employés pour le remplacer. Par exemple, Pestalozzi (1746-1827) utilisait déjà dans son institut d'Yverdon (1805-1825) des lettres mobiles, puis faisait écrire les mots à ses élèves sur du sable, sur l'ardoise et enfin sur le papier. L'usage du sable et des ardoises se généralisera à l'époque de l'enseignement mutuel et perdurera au-delà du 19^e siècle. En effet, il est important que les élèves puissent étudier et disséquer les modèles faits de déliés, de pleins, de jambages, de différentes hauteurs des lettres, etc. et tracés au tableau noir. Elles-ils les répètent par le geste dans le sable, puis sur l'ardoise ou le cahier sous le contrôle de l'enseignant·e. En facilitant l'articulation entre lecture-écriture, l'emploi des lettres mobiles se renforcera vers 1880 et sera largement adopté par l'Éducation nouvelle au début du 20^e siècle. L'utilisation de la plume d'oie ou de dindon moins coûteuse, ne simplifie pas la tâche aux écolier·e·s pour apprendre la calligraphie ; le papier est donc réservé aux apprenant·e·s qui maîtrisent d'ores et déjà le geste et le flux de l'encre. L'arrivée sur le marché de la plume à bec métallique en 1835 et son adoption dans les classes vers 1860 permettent aussi le développement des cahiers désormais produits industriels dont le prix devient moins dispendieux.

Les tableaux noirs apparaissent quant à eux dans les classes au début du 19^e siècle. Dans le canton de Vaud, c'est le *Règlement du 2 août 1834 pour les écoles primaires* qui impose pour la première fois aux communes divers tableaux comprenant l'horaire, les règles de vie, de la lecture ou des modèles d'écriture et de mathématique, des ardoises et des touches, un globe terrestre, des cartes de géographie, des livres élémentaires, des objets destinés aux sciences naturelles et « une ou plusieurs ardoises, soit tableaux noirs, suspendus au mur, ou placés sur des chevalets mobiles, avec éponge et crayon. ». (RLs art. 3-8, pp. 9-10). La méthode expositive remplace alors peu à peu la méthode interrogative. Le tableau noir devient un outil incontournable pour que les exercices restent visibles aux élèves. Lors de l'introduction de la méthode intuitive vers 1860, il prend une nouvelle dimension. L'enseignant·e l'utilise désormais aussi pour dessiner, schématiser et noter les nouvelles notions. Les élèves observent ainsi les formes, les mots, leurs fonctions, guidés par des questions précises. Puis, elles-ils appliquent les règles qui en découlent. Le tableau noir reste un incontournable de l'enseignement simultané et même s'il devient vert à plusieurs pans vers 1960, puis blanc et interactif, il reste un moyen d'enseignement encore largement utilisé par les enseignant·e·s.

¹⁹ La méthode Schüler a été rédigée par Maurice Block (1816-1901) sous le pseudonyme de M. Schüler. Pour la concevoir, il s'est inspiré de la méthode allemande des « Normal-Wörter » développée par Aguste Lüben (1804-1873), alors directeur de l'École normale de Brême. La méthode Schüler a été mise sur le marché par Hachette lors de l'Exposition universelle de 1878.

²⁰ Selon Chartier (2007, p.126), la *Méthode Cuissart* développée sous le Second Empire va triompher en 1882.

Les tableaux muraux

Pour Buisson (1911, para. 2)

Bien que l'abbé Fleury et Rollin eussent, dès la fin du dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième (1686 et 1726), signalé l'utilité des images, dans le premier enseignement, pour développer chez les jeunes enfants l'esprit d'observation et provoquer leurs questions, ce n'est guère qu'avec et par les salles d'asile (1837) que l'emploi des images d'enseignement se répandit en France.

Or, il s'avère qu'en 1798, dès l'ouverture de sa première école d'enseignement mutuel à Southwark (Londres), Joseph Lancater (1778-1838) utilise des « tableaux reproduisant les pages d'ouvrages scolaires suspendus aux murs pour éviter l'achat de livres » (Tinembart & Pahud, 2019, p. 35). Ceux-ci servent à la fois à l'apprentissage progressif de la lecture et à celui de l'écriture. Les tableaux muraux de lecture sont alors adoptés dans les écoles mutuelles qui s'ouvrent à travers le monde et se retrouvent notamment chez le Père Grégoire Girard de Fribourg (1765-1850) qui développe une méthode mixte (à la fois simultanée et mutuelle). Il est possible d'observer dans sa classe « certains élèves (qui) écrivent sur leur ardoise, quelques-uns réunis en cercle lisent les tableaux muraux pendant qu'un groupe d'enfants corrige un devoir de mathématique à sa table » (p.76). Les tableaux de lecture perdurent jusqu'au 20^e siècle et seront présents dans les classes tant que tou-te-s les jeunes élèves ne posséderont pas leur propre ouvrage. A partir de 1840, ces supports se diversifient et sont utilisés aussi pour d'autres disciplines que le français telles que l'histoire, les sciences naturelles, la géographie, les mathématiques, etc. Ceux-ci font la part belle à l'image et seront très en vogue dès 1860. Pour Buisson (1911, para. 6) :

C'est en Allemagne et en Suisse que la publication des tableaux muraux (Wandbilder) a eu le plus de succès. Comenius, au commencement du dix-septième siècle, avait montré combien l'enseignement par l'aspect peut être profitable. Après lui, Basedow, Pestalozzi et enfin Froebel en ont fait comme la base des premières leçons. L'art de l'impression en couleur a fait, en Allemagne, de grands progrès, et l'on a pu bientôt avoir des tableaux, de 80 centimètres sur 60 en moyenne (paysages, monuments, animaux, végétaux, machines), d'une exécution soignée, à des prix modiques.

Le tableau est un moyen pour que l'élève observe ce qu'elle-il voit, ce qu'elle-il lit pour mieux connaître les contenus enseignés, mais aussi pour apprendre à observer. Il s'agit dès lors d'assimiler aussi des stratégies pour décoder les informations. Pour Buisson (1911, para.23), ce que les promoteurs de la méthode intuitive (elle-même héritière de l'Anschauung préconisée par Pestalozzi) recommandent pour tous les degrés de la scolarité, « c'est l'application non de telle ou telle recette plus ou moins mécanique, mais de toutes les méthodes excitatrices de la pensée ». C'est pourquoi,

En lecture, au lieu de lui (l'enfant) faire passer en revue toutes les lettres et toutes les syllabes vides de sens, on lui donne, dès qu'il sait deux ou trois lettres, de petits mots qui occupent sa pensée, satisfont son imagination, aiguissent sa curiosité pour les questions suivantes, chaque leçon portant pour ainsi dire sa récompense en elle-même : l'ordre logique peut en souffrir, et il faut que l'enfant plus d'une fois supplée par une sorte de divination ou d'intuition à ce qui lui manque rigoureusement pour être en état de déchiffrer le mot, mais c'est là précisément qu'est le plaisir pour lui ; l'obstacle est franchi, il a le sentiment de la conquête qu'il vient de faire. (Buisson, 1911, para.27)

L'enseignement intuitif annonce d'ores et déjà le renouveau pédagogique qui se concrétisera avec le mouvement de l'Éducation nouvelle au début du 20^e siècle. Celui-ci aura à cœur de répondre aux besoins des élèves, de susciter leurs intérêts, d'éveiller leurs sens, de développer leur créativité, leur autonomie et leur responsabilisation dans un esprit coopératif. Les pédagogues affilié-e-s au mouvement tenteront de rendre les enfants actifs dans leurs apprentissages. Pour ce faire, elles-ils leur proposeront des techniques et des moyens d'enseignement nouveaux (cinématographie, radiophonie, imprimerie, photographie, etc.) et des moyens d'expression innovants (la danse, la rythmique, les journaux de classe, le conseil de coopération, etc.).

Conclure avec l'avènement du numérique

Pour Manguel (1998, p.113), l'alphabétisation « représente en quelque sorte une initiation, la sortie ritualisée d'un état de dépendance et de communication rudimentaire. L'enfant qui apprend à lire est admis dans la mémoire commune par la voie des livres, et découvre ainsi un passé partagé qu'il ou elle renouvelle à un degré plus ou moins grand, à chaque lecture ». Aujourd'hui, avec l'avènement du numérique, la toute puissance des médias et la multitude des moyens de communication font que l'enfant et l'adolescent·e n'apprennent plus à lire uniquement à partir de livres en papier. Les habiletés en lecture telles qu'elles étaient enseignées au 19^e siècle ont été élargies avec le concept de littératie pour que tou·te·s les élèves acquièrent les aptitudes leur permettant de comprendre et d'utiliser tous les types d'informations écrites dans la vie courante et aussi afin d'étendre leurs connaissances et leurs capacités. Cette approche est notamment visible dès les années 1970 lorsque le livre scolaire connaît une diversification de ses fonctions, de ses contenus et de ses supports. En effet, de nombreux produits étaient d'ores et déjà entrés dans l'édition de moyens d'enseignement (tableaux muraux, cahiers d'exercices, images fixes ou animées, télévision, etc.), « mais jusque dans les années 1980, ces outils n'étaient généralement utilisés en classe qu'en complément du manuel et pour des activités précises » (Choppin, 2008, p. 45). Nous assistons alors à une sorte d'hybridation du manuel scolaire qui est associé à d'autres fascicules d'exercices ou d'activités, voire même à des supports audios ou vidéos. Le manuel entre ainsi dans le monde du multimédia. Avec l'avènement du numérique et des médias, de nouveaux environnements d'apprentissage sont à disposition (Web, manuels numériques, applications et plate-formes pédagogiques, jeux vidéos, télévision, etc.) et sont autant d'alternatives aux supports-papier. Sans aucun doute, « ces nouveaux outils influent sur la conception, la structure, la diffusion et les usages des livres scolaires imprimés » (Choppin, 2008, p. 47). Pour embrasser cette évolution, il faut désormais également parler d'une part de la littératie médiatique et d'autre part de la littératie numérique. Dans le premier cas qui concerne l'éducation aux médias, il s'agit d'enseigner aux élèves comment décoder et interpréter le sens d'un message médiatique et de déterminer les représentations et les objectifs qu'il véhicule. Dans le second, la littératie numérique se définit par la capacité à participer à une société qui utilise la technologie des communications numériques dans la vie quotidienne. L'élève devra ainsi acquérir les connaissances techniques qui lui permettent d'utiliser l'ordinateur ou le Web, elle·il devra développer des compétences critiques liées à sa capacité d'analyser, d'évaluer et d'utiliser judicieusement et éthiquement les informations à sa disposition et enfin, elle·il devra être capable de produire des contenus et de les communiquer le plus optimalement possible à l'aide d'outils et de médias numériques. Manier une tablette ou un ordinateur peut paraître a priori facile pour les jeunes d'aujourd'hui qui vivent dans un monde interactif depuis leur naissance et qui ont accès aux médias à volonté. Pourtant, elles·ils les utilisent en « amateur·trice·s » sans avoir acquis les compétences numériques pour naviguer dans les cyberspaces. Les compétences à développer devraient donc favoriser un accès optimal à la culture numérique actuelle par l'utilisation conscientisée de savoirs et de savoir-faire techniques, le développement de la compréhension et de l'esprit critique et la création d'informations communicables et compréhensibles.

Ainsi, maîtriser aujourd'hui les aptitudes en littératies médiatique et numérique s'est s'assurer que les compétences et les connaissances apprises à l'école sont complétées par d'importantes habiletés nécessaires à la vie quotidienne du 21^e siècle.

Bibliographie

- Archinard, C. (1870). *Histoire de l'Instruction publique dans le canton de Vaud*. Lausanne : Imprimerie Charles Borgeaud.
- Bianchini, P. (2000). Una fonte per la storia dell'istruzione e dell'editoria in Italia : il libro scolastico. *Contemporanea*, III (1), 175-182.
- Blasselle, B. (2008). *Histoire du livre*. Paris : Gallimard.
- Boutan, P. (1996). « *La langue des Messieurs* ». *Histoire de l'enseignement du français à l'école primaire*. Paris : Armand Colin/Masson.
- Buisson, F. (1911). Intuition et méthode intuitive. In F. Buisson, *Nouveau dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire*. [Accès] : <http://www.inrp.fr/edition-electronique/lodel/dictionnaire-ferdinand-buisson/document.php?id=2943>
- Buisson, F. (1911). Tableaux muraux. In F. Buisson, *Nouveau dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire*. [Accès] : <http://www.inrp.fr/edition-electronique/lodel/dictionnaire-ferdinand-buisson/document.php?id=3710>
- Canfora, L. (1989). Lire à Athènes et à Rome. *Annales, Economies, sociétés, civilisations*, 4, 925-937.
- Cavallo, G. (1997). Du volumen au codex. In G. Cavallo & R. Chartier, *Histoire de la lecture dans le monde occidental* (pp.85-114). Paris : Seuil, coll. Points Histoire.
- Chartier, R. (1987). *Lectures et lecteurs dans la France de l'Ancien Régime*. Paris : Seuil.
- Chartier, A.-M. (2007). *L'école et la lecture obligatoire*. Paris : Retz.
- Chartier, A.-M. (2013). Faire lire les débutants : comparaison de manuels français et américains (1750- 1950), *Histoire de l'éducation*, 138, 35-68.
- Chartier, A.-M. & Rockwell, E. (2013). Histoire comparée des outils et débats sur la lecture des débutants : alphabétisation vs literacy. *Histoire de l'éducation*, 138, 5-16.
- Chervel, A. (1988). L'histoire des disciplines scolaires : réflexions sur un domaine de recherche. *Histoire de l'éducation*, 38, 59-119.
- Collart P., (1926). *Les papyrus Bouriant. Cahier d'écolier grec d'Egypte*. Paris, Champion.
- Cook, Y., Heller, G. & Tinembart, S. (2014). *Cahiers d'élèves. Collection vaudoise 19^e-20^e siècles*. Fleurier : Éditions du Belvédère.
- Corsini, S. (2012). Vingt-cinq ans d'édition et d'imprimerie à Lausanne au Siècle des Lumières : le libraire Marc-Michel Bousquet, 1736-1761. *Revue historique vaudoise. Livres et lecteurs en terre vaudoise : une histoire à écrire*, 120, 25-53.
- Crubellier, M. (1985/1990). L'élargissement du public. In R. Chartier & H.-J. Martin (Ed.), *Histoire de l'édition française. Le temps des éditeurs. Du romantisme à la Belle époque* (pp.15-41). Paris : Fayard/Promodis.
- DIP Vaud. (1834). *Règlement pour les écoles du 2 août 1834*.
- Furet, F. & Ozouf, J. (1977). *Lire et écrire. L'alphabétisation des Français de Calvin à Jules Ferry*. Paris : Éditions de Minuit. 2 tomes.
- Germain, C. (1993). *Évolution de l'enseignement des langues : 5000 ans d'histoire*. Paris : CLE international.
- Gindroz, A. (1853). *Histoire de l'Instruction publique dans le pays de Vaud*. Lausanne : Georges Bridel
- Guéraud O. & Jouguet, P. (1938). *Un livre d'écolier du III^e siècle av. J.-C. Textes et Documents II*. Le Caire : Publications de la Société royale égyptienne de papyrologie.
- Heinzmann, J.G. (1795/1977). *Appel an meine Nation. Uber die Pest des deutschen Litteratur*. Berne : Hildesheim.
- Jean, G. (1987). *L'Écriture mémoire des hommes*. Paris : Gallimard.
- Kramer, S. N. (1963). *The Sumerians – Their History, Culture, and Character*. Chicago : The University of Chicago Press.
- Lecherbonnier, B. (1984). Le XIX^e siècle. In C. Lecherbonnier (Ed.), *Histoire de la littérature française* (pp. 139-182). Paris : Nathan.
- Lyons, M. (1997/2001). Les nouveaux lecteurs au XIX^e siècle. Femmes, enfants, ouvriers. In : G. Cavallo & R. Chartier (Ed.). *Histoire de la lecture dans le monde occidental* (pp. 393-430). Paris : Seuil, coll.Points.
- Manguel, A. (1998). *Une histoire de la lecture*. Arles : Actes Sud, coll. Babel.
- Martin, H.-J. (1987). *Le livre sous l'Ancien Régime*. Paris: Promodis.

- Marrou, H.-I. (1948). *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*. Paris : Seuil.
- Marrou, H.-I. (1960/1981, 5^e éd. revue et augmentée). *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*. Paris : Seuil, coll. Points Histoire.
- Mialaret, G. & Vial, J. (1981). *Histoire mondiale de l'éducation, tome 1. Des origines à 1515*. Paris : PUF.
- Moatti, C. (1997). *La Raison de Rome. Naissance de l'esprit critique à la fin de la République*. Paris : Seuil.
- Moeglin, P. (2010). *Les industries éducatives*. Paris : PUF, coll. Que sais-je ?
- Mounin, G. (1967). *Histoire de la linguistique, des origines au XX^e siècle*. Paris : PUF.
- Ossenbach Sauter, G. & Somoza, M. (2001) (dir.). *Los manuales escolares como fuente para la historia de la educación en América Latina*. Madrid : UNED.
- Renonciat, A. (Ed.). (2011). *Voir/savoir. La pédagogie par l'image aux temps des imprimés du XVI^e au XX^e siècles*. Futuroscope : CNDP.
- Rouche, M. (1981). *Histoire de l'enseignement et de l'éducation (tome 1 : V^e av. J.-C. – XV^e siècle)*. Paris : Perrin, coll. Tempus.
- Tinembart, S. (2016). Auteurs et ouvrages scolaires de français dans l'école primaire du Canton de Vaud au 19^e siècle (1800-1900). *Forum lecture*, 2.
- [Accès] : http://www.forumlecture.ch/fr/myUploadData/files/2016_2_Tinembart.pdf
- Tinembart, S. & Darne, A. (2016). Ouvrages et manuels scolaires de lecture et de grammaire en Suisse romande au 19^e siècle. *Le français aujourd'hui*, 3(194). 59-70.
- Tinembart, S. & Pahud, E. (2019). *Une innovation pédagogique. Le Cs de l'enseignement mutuel au XIX^e siècle*. Neuchâtel : Alphil.
- UNESCO. *Alphabétisation*. [Accès] : <https://fr.unesco.org/themes/alphabetisation-tous>
- Valette-Cagnac, E. (1997). *La lecture à Rome*. Paris : Belin.
- Valette-Cagnac, E. (2003). Etre enfant à Rome. *Terrain, Anthropologie & sciences humaines*, 40, 1-17.
- Wittmann, R. (1997). Une Révolution de la lecture à la fin du XVIII^e siècle ? In : G. Cavallo & R. Chartier (Ed.), *Histoire de la lecture dans le monde occidental* (pp. 331-364). Paris : Seuil, coll. Points.

Auteure

Sylviane Tinembart, PhD, est professeure ordinaire et responsable de l'Unité d'enseignement et de recherche AGIRS à la Haute école pédagogique Vaud après avoir été enseignante dans les degrés primaire et secondaire durant plus de vingt ans. Ses champs d'investigation se focalisent sur les savoirs scolaires, leurs contextes d'émergence, leurs transformations, les pratiques des différent·e·s actrices·teurs en présence et les moyens d'enseignement (manuels scolaires et plans d'études) dans une perspective socio-historique. Elle assure des enseignements dans le cadre des formations de base, continues et postgrades sur des thématiques relevant de l'histoire de l'institution scolaire et des doctrines pédagogiques, des pratiques différenciées et de la gestion de la classe.

Die materiellen Aspekte von Literalität

Von der Schrifftafel zum Tablet

Sylviane Tinembart

Abstract

Ziel dieses Beitrags ist es, in nicht erschöpfender Weise nachzuzeichnen, wie sich im Laufe der Zeit die materiellen Unterstützungen für den Erwerb von literalen Fähigkeiten entwickelt haben. Das Ziel ist es, bescheiden zu bleiben und die Lehrmittel hervorzuheben, die das Erscheinen neuer Methoden oder didaktischer Entwicklungen bis zum 20. Jahrhundert beeinflusst haben. Die pädagogischen Veränderungen durch das Aufkommen der Elektronik und digitaler Technologie müssen noch historisiert werden, auch wenn wir bereits gewisse Auswirkungen auf die Lehr- und Lernpraktiken des Lesens und Schreibens wahrnehmen können.

Stichwörter

Lehrmittel, Lesen, Schreiben, Materialität, historische Perspektive

Dieser Beitrag wurde in der Nummer 2/2021 von leseforum.ch veröffentlicht.

Gli aspetti materiali della letteralità

Dalla tavolozza al tablet

Sylviane Tinembart

Riassunto

Lo scopo di questo articolo è quello di tracciare in modo non esaustivo come, nel corso del tempo, sono andati evolvendosi i supporti materiali per l'acquisizione delle competenze letterali. L'obiettivo, modesto, è di mettere in evidenza i supporti didattici che hanno influenzato la comparsa di nuovi metodi o evoluzioni didattiche fino al ventesimo secolo. I cambiamenti pedagogici dovuti alla generalizzazione dell'elettronica e della tecnologia digitale devono ancora essere storicizzati, anche se possiamo già percepirne alcuni effetti sulle pratiche di insegnamento e di apprendimento della lettura e della scrittura.

Parole chiave

mezzi d'insegnamento, lettura, scrittura, materialità, prospettiva storica

Questo articolo è stato pubblicato nel numero 2/2021 di forumlettura.ch